

les plus significatives sont les moins affectives. Si je regarde le soleil en plein midi, j'éprouve une sensation visuelle douloureuse et peu instructive ; avec une lumière moins vive la sensation cesse d'être douloureuse sans donner beaucoup de plaisir et devient plus instructive. D'où la loi d'Hamilton : « La sensation et la perception (= l'élément affectif et l'élément significatif) sont en raison inverse l'une de l'autre ».

B. — RAPPORTS DES ÉLÉMENTS AFFECTIF ET SIGNIFICATIF DANS LES SENSATIONS

I. — **Internes** : l'élément significatif est presque nul — l'élément affectif prédomine, et, encore, est-il peu conscient quand il n'est pas douloureux : vg. quand les fonctions nutritives s'accomplissent normalement, nous éprouvons sans doute des sensations de bien-être, mais elles sont vagues. Leibniz les appelle des *semi-plaisirs*. L'élément significatif est donc très faible ; de là vient que nous ignorons le fonctionnement de nos organes internes.

II. — **Externes** : a) du **goût** et de l'**odorat** : l'élément affectif prédomine encore : il est utile à l'entretien de la vie organique (vg. saveurs et odeurs des aliments) ; — le significatif s'accroît, mais étant faible encore, il ne fournit à l'intelligence qu'une matière restreinte de connaissance.

b) de la **vue**, de l'**ouïe** et du **tact** : ici, l'élément significatif est prédominant ; aussi les sensations, qui proviennent de ces trois sens, fournissent à l'intelligence une ample matière de connaissance. L'élément affectif est souvent très faible et presque nul : vg. si je touche un objet poli, de température à peu près égale à celle de ma main ; — si j'ai sous les yeux des couleurs que je vois habituellement ; — si j'entends des sons ou des bruits qui me sont familiers, je n'éprouve ni plaisir ni douleurs appréciables (36).

34. — ÉQUIVOQUE DU MOT SENSATION

On a employé ce mot en trois sens différents :

I. — On l'applique parfois à des phénomènes physiques ou physiologiques : vg. sensibilité des tissus vivants pour indiquer

leur contractilité. — Cet emploi est abusif, car le mot a été fait pour désigner des phénomènes de conscience.

II. — Quelques philosophes, notamment les Écossais (vg. Hamilton) réservent le mot *sensation* à l'élément affectif (plaisir et douleur) et désignent par le mot de *perception* l'élément significatif. Mais cette acception restreinte du mot sensation s'éloigne des traditions de la langue philosophique. De plus, l'élément significatif de la sensation n'est pas encore une perception, mais la matière, la donnée d'une perception possible (33).

III. — Mieux vaut employer un même mot pour exprimer des faits si intimement unis et entendre par **sensation** l'ensemble des données immédiates (éléments affectif et significatif), qui résultent de l'excitation organique.

Conclusion : la sensation, non seulement en tant qu'affective, mais encore en tant que *significative*, relève de la sensibilité. Il ne faut pas la confondre avec : a) l'impression physiologique qui en est la condition antécédente ; — b) la perception qui la suit. La perception est l'acte intellectuel, postérieur et supérieur à la sensation, acte par lequel l'élément significatif de cette sensation est interprété et rapporté au dehors (83). — Dans ce sens, la sensibilité est donc *uniquement* la faculté de jouir et de souffrir, la faculté des inclinations et des émotions.

35. — CLASSIFICATIONS DES SENSATIONS

A) Au point de vue affectif, les sensations sont : 1° Agréables = plaisirs physiques ; — 2° Pénibles = douleurs physiques. — Le mot physique est le terme usuel ; — en réalité, il n'y a pas de plaisirs ou douleurs physiques, car ce sont des états de conscience ; mais dans les sensations la cause est physique.

B) Au point de vue causal : on les divise, d'après Bain, en sensations :

I. — **Internes** : celles qui ont pour causes des excitations intérieures de l'organisme. Elles sont ou : 1° Périodiques : vg. faim, soif. — 2° Accidentelles : vg. migraine, crampes, toutes les maladies. On range, parmi les sensations internes, les sensa-

tions : a) *musculaires* : qui accompagnent la contraction et la tension des muscles : vg. soulever un poids, marche forcée. — b) *vitales ou organiques* : qui sont attachées aux fonctions de la vie *végétative* (nutrition, respiration, digestion, circulation du sang) : vg. étouffement, mal de tête, névralgie.

II. — **Externes** : celles qui ont leur cause dans les agents physiques *extérieurs* ; elles sont attachées aux fonctions de relation et accompagnent l'exercice des cinq sens.

36. — SENSATIONS INDIFFÉRENTES ?

Existe-t-il des sensations qui ne sont ni agréables, ni pénibles, des états *neutres*, des états sensitifs où l'âme n'éprouve ni plaisir ni douleur (1) ?

I. — **Opinion affirmative** : Reid, Hamilton, Garnier, Bain.

Certains faits semblent prouver, en effet, que le plaisir et la douleur sont accessoires dans la sensation, qu'ils peuvent s'y ajouter ou y manquer sans que celle-ci cesse d'exister ; il y aurait par conséquent des sensations indifférentes : vg. il nous arrive, à chaque instant, de voir, d'entendre, etc., sans être affecté de plaisir ou de peine.

II. — **Opinion négative** : Condillac, Leibniz, Spencer.

A) D'après ces philosophes, une sensation indifférente serait une sensation non sentie, par conséquent une contradiction. « Toute sensation, dit Spencer, est agréable ou pénible ». Sans doute, l'âme n'est pas toujours soumise à un état de plaisir ou de douleur *intense* : « elle faudrait sous la charge de son être » (Montaigne). Mais au-dessous de ce maximum de sensibilité, que d'émotions comme infiniment petites, qui ne sont pas nulles pourtant, mais se réunissent pour produire l'état assez vague de bien-être ou de malaise.

B) Pour répondre aux faits allégués, il suffit de remarquer que, par l'effet de l'*habitude* qui émousse la sensibilité ou de la *distraktion* qui détourne ailleurs la conscience, un certain nombre

(1) E. CHARLES, *Psychologie*, ch. V, § 4.

d'émotions deviennent si faibles que, pratiquement, l'âme n'en ressent ni plaisir ni douleur *appréciables* ou qu'elle n'en garde pas *souvenance* : ce sont des états de *conscience sourde*. Mais il n'en était pas ainsi à l'origine : les contacts, sons ou couleurs, qui, actuellement, ne nous impressionnent pas d'une façon notable, nous impressionnaient vivement dans le bas âge. En effet, tout ce que les petits enfants touchent, voient ou entendent est pour eux une source d'émotions agréables ou pénibles. L'accoutumance les rend peu à peu presque nulles ; il est heureux que la quantité de plaisir ou de douleur, qui, à l'origine, accompagnait nos perceptions ordinaires, devienne pratiquement négligeable et soit à peine aperçue de la conscience spontanée, parce que, autrement, l'esprit absorbé par les sensations ne pourrait vaquer sans obstacle aux fonctions intellectuelles : la vivacité du plaisir ou de la douleur serait pour lui une source perpétuelle de distractions.

C) Ce qui montre encore qu'il n'y a pas d'émotions indifférentes, c'est que celles qui semblent nous laisser impassibles, redeviennent notoirement agréables ou pénibles, quand nous sommes placés dans des conditions favorables : vg. la lumière, le mouvement, même dans le train ordinaire de la vie, nous sont en fait agréables, car si nous venons à en être privés, nous souffrons de leur absence. L'obscurité et l'immobilité nous pèsent ; c'est donc que leurs contraires nous faisaient plaisir.

37. — LOCALISATION DES SENSATIONS INTERNES

Cette localisation n'est qu'*apparente* : c'est une illusion. On dit : je sens une piqûre d'épingle dans mon pouce. Mais, en réalité, ce n'est pas la sensation même qui est localisée, c'est l'*excitation organique* qui en est la cause. Localiser une sensation, c'est rapporter à une partie déterminée du corps l'excitation qui la produit.

En effet : I. — La sensation étant un phénomène de conscience, c'est l'âme qui l'éprouve ; or, un phénomène de conscience n'est pas localisable : il est simple, il n'a donc pas de parties qui puissent correspondre aux parties de l'espace occupé par le corps.

II. — La localisation de la sensation est fréquemment, tout d'abord, plus ou moins vague. L'expérience est nécessaire pour lui donner plus de précision. C'est ainsi que souvent l'enfant qui souffre ne sait pas indiquer le *siège* de son mal. — Ceux qui ne sont pas au courant de la physiologie, se trompent souvent aussi dans la localisation de leur mal.

III. — On croit même souffrir à un organe enlevé : l'amputé rapporte encore la souffrance à la jambe ou au bras qu'il n'a plus.

§ II. — LES SENTIMENTS

38. — ÉQUIVOQUE DU MOT SENTIMENT

On l'emploie pour désigner tantôt : 1. *l'ensemble des faits sensibles* ; alors il est synonyme de *sensibilité*. — 2. *Une sorte d'intuition* ; alors il a le sens de *conscience psychologique* : on dira de quelqu'un qu'il a le sentiment de sa force. — 3. Les *inclinations* ou *affections* : sentiments d'amour, de haine, de colère, etc. ; sentiments patriotiques. — 4. Les *inclinations supérieures* au vrai, au beau, au bien. — Ici, nous entendons par sentiments : des états de conscience agréables ou pénibles (vg. joie, tristesse), qui ont pour condition d'autres états de conscience.

39. — COMPARAISON DES SENTIMENTS ET DES SENSATIONS

§ A. — RESSEMBLANCES

I. — Sensations et sentiments sont tous deux des états de conscience et par conséquent sont dans l'âme.

II. — Tous deux sont des phénomènes *affectifs* ; ils se rapportent donc à la sensibilité dont ils ont tous les caractères : *subjectifs*, etc. (21).

III. — Tous deux ont pour cause commune *l'activité* (23, n). Mais la *sensation* dérive de la satisfaction ou de la contrariété des inclinations qui ont pour fin le *bien du corps* : vg. plaisir de manger et de boire, douleur de la faim et de la soif résultant du besoin de l'aliment, assouvi ou frustré (44). — Le *sentiment*

provient de la satisfaction ou de la contrariété des inclinations qui ont pour objet le *bien de l'âme* : vg. joies de la conscience ou ses remords, joies et tristesses de l'amitié, de la science et de l'art résultant des inclinations supérieures satisfaites ou contrariées (45).

§ B. — DIFFÉRENCES

Malgré ces ressemblances fondamentales, les sensations et les sentiments diffèrent par leurs :

I. — **Conditions antécédentes** : celle des *sensations* est *physiologique* ; c'est une excitation organique qui produit la sensation : vg. de piqûre. — La condition des *sentiments* est *psychologique* ; c'est une idée, une détermination : vg. la pensée d'un succès produira la *joie* ; la prévision d'un échec, la *tristesse*.

II. — **Localisation** : les *sensations* sont *localisables*, elles nous *paraissent* situées en un endroit plus ou moins précis de notre corps (37) : vg. nous plaçons la douleur d'une coupure dans le doigt. — Les *sentiments*, n'étant pas liés à des excitations organiques, ne sont pas localisables. Cette question : Où avez-vous mal ? a toujours un sens pour l'homme *malade* ; elle n'en a pas pour l'homme *triste*.

III. — **Rapports avec l'intelligence** (1) : a) les *sentiments*, ayant pour antécédent une *connaissance*, supposent un certain exercice de l'intelligence. C'est pourquoi l'enfant éprouve des sensations avant d'éprouver des sentiments, parce que, de ses facultés, c'est la sensibilité physique qui s'éveille la première (17).

b) Les *sensations* sont *communes* à l'homme et à l'animal, car tous deux ont la sensibilité physique.

c) L'animal a certains sentiments *simples* (joie, tristesse, crainte, colère, amour, haine), parce qu'il possède la *connaissance sensitive*.

d) Mais les sentiments *supérieurs* et *désintéressés* (amour du vrai, du bien, du beau) sont le privilège de l'homme, parce que seul il est doué de *raison*.

e) Le *sentiment*, étant inséparable de l'intelligence, suppose une certaine connaissance des motifs qui l'ont fait naître : je sais

(1) GODFERNAX, *Le Sentiment et la pensée*.

les raisons de ma tristesse. Il suit de là que l'attention plus ou moins grande, donnée aux motifs qui ont produit le sentiment, grandit ce sentiment ou l'affaiblit : vg. si je suis affligé de la mort de ma mère, le souvenir de son affection et de sa vertu ravive ma tristesse. — La *sensation* au contraire, étant déterminée par une impression physiologique (et non par une idée comme le sentiment), n'emporte pas nécessairement la connaissance de la cause qui la produit : je puis éprouver un malaise corporel et en ignorer la cause. Bien plus, la connaissance de la cause de la sensation n'y change rien. Si j'arrive à savoir la raison de mon malaise corporel, cette connaissance ne le diminue pas plus qu'elle ne l'augmente. C'est que la connaissance de la cause organique de la sensation ne la fait pas agir de nouveau, tandis que, le sentiment ayant pour cause une idée, y penser c'est la faire revivre et par conséquent la faire agir de nouveau.

IV. — **Rapports avec la volonté** : a) les *sensations* sont *beaucoup moins* soumises à l'action de la volonté que les *sentiments*. Sans doute, sensation et sentiment, sont tous deux des phénomènes fatals, en ce sens que je ne puis pas ne pas souffrir d'une chaleur excessive en été ou ne pas être triste en apprenant la mort d'un ami. Mais, comme notre sensibilité physique est conditionnée par notre organisme et que l'organisme ne dépend pas de nous, il suit que nous n'avons qu'une faible prise sur la cause des sensations. On peut cependant modifier, dans une certaine mesure, son tempérament en le soumettant à un régime particulier et influencer ainsi sur la sensibilité physique.

b) Si la sensibilité physique est relativement la même chez la plupart des hommes, parce qu'elle dépend étroitement de l'organisme, qui ne varie pas profondément d'un individu à un autre, la sensibilité morale est très inégale, parce qu'elle est notre œuvre personnelle. Le sentiment a quelque chose d'individuel, d'original : chacun de nous le fait ; il reflète notre personnalité.

c) L'activité physique et ses fins étant très bornées, la sensation qu'elle conditionne doit être modérée ; la capacité de jouissance est très limitée : l'excès de nourriture fatigue. — L'activité morale étant plus indépendante de l'organisme et tendant à l'infini, le sentiment qu'elle conditionne est susceptible d'un développement

indéfini ; ici, la capacité de jouir est beaucoup plus vaste : l'intelligence ne se lasse pas de comprendre ni le cœur d'aimer (26, C.).

V. — **Rôle dans la vie** : Cf. 68, A, B.

§ C. — RAPPORTS

Il ne faut pas oublier que l'esprit est un. Après avoir distingué sensation et sentiment, il faut les rapprocher et voir leurs mutuels rapports :

a) Ils peuvent **se provoquer indirectement** : la sensation amène le sentiment : vg. une douleur physique peut engendrer la tristesse ; des sons agréables peuvent susciter des sentiments belliqueux. — Le sentiment est souvent accompagné de sensations : vg. une grande douleur morale entraîne une sensation de fatigue, d'angoisse. C'est que la sensation éveille des idées, antécédents du sentiment, — et que le sentiment détermine des mouvements organiques, antécédents de la sensation.

b) Sensation et sentiment peuvent **coexister** et alors se faire mutuellement valoir : vg. le plaisir de l'audition d'un morceau de musique résulte des sensations agréables produites par les sons et du sentiment esthétique causé par l'idée musicale.

c) Ils peuvent être **en opposition** et arriver à se supprimer : vg. un plaisir physique peut s'évanouir à la nouvelle d'un grand deuil ; une grande joie peut dissiper une douleur physique.

Conclusion : les *différences* signalées montrent que la sensation et le sentiment sont des émotions irréductibles l'une à l'autre. Cependant ils ont des relations étroites, s'accompagnent naturellement, parce que, à travers tous ses actes, l'esprit reste un et indivisible.

Toute sensation suppose : 1° une *inclination* excitée (favorablement ou non), qui est la *cause productrice* de la sensation ; — 2° une *impression organique*, qui est la *condition déterminante et excitatrice* de l'inclination. La sensation peut provoquer une idée, car par son élément affectif (plaisir ou douleur) elle excite l'intelligence à lire son élément significatif : de là l'idée de l'objet qui a déterminé la sensation.

Tout sentiment implique : 1° une *inclination* excitée favorablement ou non), qui est la *cause productrice* du sentiment ; — 2° un

phénomène psychologique, une idée, qui est la condition déterminante et excitatrice de l'inclination. Le sentiment peut avoir un contre-coup dans l'organisme : c'est cette modification de l'organisme, consécutive au sentiment, qui provoque des sensations internes. C'est ce qui explique comment quelques sensations se mêlent ordinairement aux sentiments les plus épurés ; — comment les sentiments paraissent localisés. On dit : le cœur est le siège de l'amour. En réalité, cette localisation apparente ne convient qu'aux sensations qui accompagnent les sentiments. Mais, comme alors, sensations et sentiments sont intimement unis, on prête aux uns le caractère des autres (1).

40. — CLASSIFICATIONS DES SENTIMENTS

On peut se placer au point de vue formel ou matériel :

I. — **Classification formelle** : où l'on fait abstraction de la nature des objets qui causent les sentiments. Voici celle de Spinoza (2) qui rapporte tous les sentiments au désir, à la joie et à la tristesse. L'effort de l'âme à persévérer dans son être est accompagné de conscience et de contentement ; il devient l'appétit ou désir, principe premier de tous les sentiments. — Favorisé, le désir produit la joie ; empêché, la tristesse. La joie est « le passage d'une moindre perfection à une perfection plus grande » — la tristesse, « d'une perfection plus grande à une perfection moindre » (Cf. d'autres classifications formelles, 66).

II. — **Classification matérielle** : fondée sur la considération des objets qui les causent. — A ce point de vue, elle est nécessairement calquée sur celle des inclinations, puisque les sentiments dérivent de la satisfaction ou de la contrariété des inclinations qui ont pour objet le bien de l'âme (43). On distingue les sentiments : I. Personnels. — II. Sociaux ou altruistes. — III. Supérieurs (intellectuels, moraux, esthétiques, religieux).

(1) Ribot, *Psychologie des sentiments*. — Paulhan, *Psychologie des phénomènes affectifs*.

(2) *Ethique*, 3^e partie, appendice.

41. — DÉFINITIONS DES PRINCIPAUX SENTIMENTS

En voici quelques-unes d'après Spinoza (1) : joie et tristesse (40, I). — « L'amour est un sentiment de joie accompagnée de l'idée de sa cause extérieure, — la haine, c'est la tristesse avec l'idée de sa cause extérieure ». — L'espérance et la crainte sont une joie ou une tristesse mal assurées, qui proviennent de l'idée d'une chose douteuse. — De l'espérance naît la sécurité ; de la crainte naît le désespoir, quand toute cause d'incertitude a disparu. La commisération, c'est la tristesse née de l'idée de la misère d'autrui. L'envie, c'est la haine en tant qu'elle dispose l'homme à s'attrister du bonheur d'autrui et à se réjouir de son malheur, etc. » (Cf. définitions par Bossuet, 66 II).

(1) *Ethique*, 3^e partie, appendice.